Année 1886. — N° 36 Le Numéro (15 Pages de texte) : 15 cent. Jeudi, 6 mai 1886.

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis *et* Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Le bon père, par Jean Rameau. — II. Les prisonniers, par Guy de Maupassant. — III. Chanvallon, par Charles Monselet. — IV. L'œuvre, par Émile Zola. — V. Une séparation, par Georges de Peyrebrune. — VI. Les crimes de Polichinelle, par Alfred Assollant. — VII. Le père, par Jules de Glouvet. — VIII. Crime d'amour, par Paul Bourget. — IX. Le roman d'une figurante, par Jules Mary. — Avis et Communications.

LES PRISONNIERS

Et les six hommes disparurent par le petit escalier tournant (*Voir page* 163).

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE BON PÈRE

— Ainsi, docteur, c'est bien la phtisie?

— Je ne puis vous le cacher plus longtemps, capitaine.

— Et *elle* mourra?

— Dans quinze jours. Peut-être dans vingt.

— C'est fatal?

— Fatal.

Et le docteur, la nuit tombant, prit congé, puis s'éloigna.

L'homme auquel il venait de parler avec cette franchise était un ancien marin, capitaine de vaisseau en retraite.

La femme dont il parlait était la fille unique de ce marin : Rose, une jeune personne diaphane, qui avait passé sa jeunesse à tousser et qui était mariée depuis quelques mois à un homme qu'elle adorait, Georges de Montclares.

Enfin, l'endroit où ce dialogue avait eu lieu était une grande salle sonore du château dans lequel résidaient le capitaine, sa fille et son gendre, château noir et délabré, invraisemblablement juché sur une falaise à pic et vers lequel l'Océan, les jours de tempête, semblait cracher toute son écume de géant catarrheux.

Or, le capitaine, — une tête toute rouge comme une boule de brique pilée, avec des broussailles de cheveux blancs sur les tempes, — n'eut pas plus tôt poussé la porte qui donnait dans la chambre de sa fille, qu'il laissa partir un cri étouffé.

Elle était debout, derrière cette porte, sa fille; elle semblait écouter.

Pendant dix secondes, ils se regardèrent, sans une parole, en sentant haleter leurs poitrines.

Puis, se laissant tomber dans les bras de son père, doucement, d'une voix enrouée et déjà éteinte, Rose dit :

— J'ai entendu, papa!

Et tout son mince corps sauta, dans un sanglot.

— Eh bien! non, il ne faut pas pleurer, reprit-elle au bout d'un grand moment, en voyant le capitaine — qui, dans son ingénuité de vieux loup de mer, n'avait même pas songé à dissimuler la vérité — ravaler les cris de douleur qui lui montaient à la gorge. Il ne faut pas pleurer, va! je n'ai pas à me plaindre!

Et revenant s'asseoir sur son lit, à côté d'un grand feu de bois qui jetait de lugubres alternances d'ombre et de lumière dans la chambre, elle donna des explications, lentement, avec des paroles courtes, tandis que de ses doigts frêles, très longs et très souples, elle dessinait, à la clarté d'une lampe, un portrait de son mari enfant, d'après une vieille photographie.

— Oui, je m'en doutais bien. C'était *cela!* J'avais lu, dans des livres, d'... morts de phtisiques. Je m'en doutais bien! Ah! c'était triste d'abord! Mais on s'y fait. On ne peut pas toujours pleurer. Et puis, on espère quand même. Moi, d'ailleurs, ça ne me fait rien de mourir. Non, je t'assure... J'ai été assez heureuse...

Elle s'arrêta, puis, la voix changée :

— Crois-tu que mon mari *le* soupçonne, dis? Ah! il ne faut pas *le* lui apprendre surtout! Ça lui ferait trop de peine. Il m'aime tant!... Ah! oui, je suis bien heureuse!... C'est aujourd'hui, n'est-ce pas? qu'il doit revenir de cette chasse? Tu feras allumer du feu dans la salle, pour qu'il se sèche bien, s'il est mouillé.

Puis, les yeux vagues :

— Ah! oui, si j'avais eu un mari comme tant d'autres, qui m'eût laissé de mauvais souvenirs dans l'existence!... ah! oui, c'eût été triste, très triste de mourir! Oh! cela aurait été épouvantable! Mais mourir comme moi, ce n'est rien. Là-haut, ou là-bas, — est-ce bête, ce que je dis! Eh bien! non. Je vais le dire quand même. Là-haut, ou là-bas, si je revis, moi, je serai très heureuse. Je n'aurai que des souvenirs de bonheur dans ma vie passée. Et je repenserai à cela, tout le temps, tout le temps!... Ce sera gentil!...

Et elle partit d'un éclat de rire forcé, tout à coup, pour dérider son père, qui hoquetait de douleur.

En ce moment, un violent coup de sonnette les fit tressaillir tous deux.

— Ce n'est pas Georges! dit la jeune femme. Il ne sonne pas ainsi.

Le capitaine se leva et alla regarder par la fenêtre.

Mais à peine avait-il jeté les yeux dans la direction de la porte d'entrée qu'il recula violemment.

— Qui est-ce papa?

Il ne répondit rien. Il resta une seconde immobile, comme pétrifié; puis, fébrilement, il ferma les volets et sortit de la chambre, dont il verrouilla la porte.

Puis, lui-même, ayant renvoyé le domestique qui se précipitait, il alla ouvrir.

C'était un juge d'instruction qui avait sonné.

Et le capitaine vit son gendre descendre d'une voiture, escorté de deux gendarmes.

— Monsieur, dit brièvement le juge au vieux marin, je vous demande pardon, mais nous sommes obligés d'accomplir un devoir douloureux. Votre gendre a tué, cette nuit, un homme qu'il a surpris avec sa maîtresse.

« Il a été arrêté. Nous venons procéder à une perquisition et poser quelques questions à madame votre fille, qui pourra sans doute éclairer la justice sur quelques points très importants.

Le capitaine crut sentir se dissoudre ses entrailles.

— Il la trompait! Le misérable!...

Puis, voyant le juge et les gendarmes qui s'apprêtaient à entrer.

— Monsieur! Messieurs! oh! non pas aujourd'hui! je vous en prie!... Qu'elle ne sache pas...

— Capitaine, tous nos regrets, mais nous sommes forcés...

Et le juge franchit le seuil.

Mais le marin bondit. Et, retrouvant dans ses vieux biceps rouillés la force musculaire des anciens jours, il repoussa le juge d'un bras vigoureux, referma la porte massive de l'autre, fit jouer deux fois la serrure et, illuminé, une idée terrible et sublime jaillissant tout à coup dans son cerveau, il revint dans la chambre de Rose.

Il s'approcha. Il regarda son enfant — son enfant condamnée — avec des yeux étranges, il se serra le front dans les mains, comme s'il avait eu peur de le sentir sauter.

— Qui était-ce, papa?

Elle demandait cela en dessinant, — en dessinant le portrait de son mari.

— Qui était-ce, dis?

Il s'approcha davantage. Il avait encore dans les oreilles les paroles de la malade : « Ah! oui, si j'avais eu un mari comme tant d'autres!... Mais mourir comme moi!...

Soudain, il perçut un bruit au dehors. Il devina. On dévissait les ferrures de la porte d'entrée.

— Tu ne veux pas me dire qui c'était?... Bien. Tiens, regarde mon dessin. N'est-ce pas que c'est ressemblant?

Il sentit claquer ses dents : il regarda sa fille encore, profondément, comme s'il avait voulu, pour l'éternité, s'emplir les yeux de sa pitoyable et chère image. Puis tout à coup, lui qui jusqu'alors aurait donné dix ans de son existence pour faire vivre sa fille dix secondes de plus, il prit l'édredon bleu du lit, le jeta sur la tête renversée de son enfant et, implacablement, pesa dessus.

Ce ne fut pas long. « Pa... papa!... » entendit-il à peine.

Puis une demi-minute, pendant laquelle il sentit se tordre le corps amaigri de Rose comme une vague couleuvre...

— Vous pouvez entrer, messieurs! dit alors le bon père d'une voix solennelle en ouvrant aux hommes de loi. Ma fille est morte!

JEAN RAMEAU.

LES PRISONNIERS [1]

Aucun bruit dans la forêt que le frémissement léger de la neige tombant sur les arbres. Elle tombait depuis midi, une petite neige fine qui poudrait les branches d'une mousse glacée qui jetait sur les feuilles mortes des fourrés un léger toit d'argent, étendait par les chemins un immense tapis moelleux et blanc, et qui épaississait le silence illimité de cet océan d'arbres.

Devant la porte de la maison forestière, une jeune femme, les bras nus, cassait du bois à coups de hache sur une pierre. Elle était grande, mince et forte, une fille des forêts, fille et femme de forestiers.

Une voix cria de l'intérieur de la maison :

— Nous sommes seules, ce soir, Berthine, faut rentrer, v'là la nuit, y a p't-être bien des Prussiens et des loups qui rôdent.

La bûcheronne répondit en fendant une souche à grands coups qui redressaient sa poitrine à chaque mouvement pour lever les bras.

— J'ai fini, m'man. Me v'là, me v'là, y a pas de crainte; il fait encore jour.

Puis elle rapporta ses fagots et ses bûches et les entassa le long de la cheminée, ressortit pour fermer les auvents, d'énormes auvents en cœur de chêne et, rentrée enfin, elle poussa les lourds verrous de la porte.

Sa mère filait auprès du feu, une vieille ridée que l'âge avait rendue craintive :

— J'aime pas, dit-elle, quand le père est dehors. Deux femmes ça n'est pas fort.

La jeune répondit :

— Oh! je tuerais ben un loup ou un Prussien tout de même.

Et elle montrait de l'œil un gros revolver suspendu au-dessus de l'âtre.

Son homme avait été incorporé dans l'armée au commencement de l'invasion prussienne, et les deux femmes étaient demeurées seules avec le père, le vieux garde Nicolas Pichon, dit l'Echasse, qui avait refusé obstinément de quitter sa demeure pour rentrer à la ville.

La ville prochaine, c'était Rethel, ancienne place forte perchée sur un rocher. On y était patriote, et les bourgeois avaient décidé de résister aux envahisseurs, de s'enfermer chez eux et de soutenir un siège selon la tradition de la cité. Deux fois déjà, sous Henri IV et sous Louis XIV, les habitants de Rethel s'étaient illustrés par des défenses héroïques. Ils en feraient autant cette fois, ventrebleu! ou bien on les brûlerait dans leurs murs.

Donc, ils avaient acheté des canons et des fusils, équipé une milice, formé des bataillons et des compagnies, et ils s'exerçaient tout le

(1) *Toine* (Marpon et Flammarion).

jour sur la place d'Armes. Tous, boulangers, épiciers, bouchers, notaires, avoués, menuisiers, libraires, pharmaciens eux-mêmes, manœuvraient à tour de rôle, à des heures régulières, sous les ordres de M. Lavigne, ancien sous-officier de dragons, aujourd'hui mercier, ayant épousé la fille et hérité de la boutique de Ravaudan, l'aîné.

Il avait pris le grade de commandant-major de la place, et tous les jeunes hommes étant partis à l'armée, il avait enrégimenté tous les autres qui s'entraînaient pour la résistance. Les gros n'allaient plus par les rues qu'au pas gymnastique pour fondre leur graisse et prolonger leur haleine, les faibles portaient des fardeaux pour fortifier leurs muscles.

Et on attendait les Prussiens. Mais les Prussiens ne paraissaient pas. Ils n'étaient pas loin, cependant; car deux fois déjà leurs éclaireurs avaient poussé à travers bois jusqu'à la maison forestière de Nicolas Pichon, dit l'Echasse.

Le vieux garde, qui courait comme un renard, était venu prévenir la ville. On avait pointé les canons, mais l'ennemi ne s'était point montré.

Le logis de l'Echasse servait de poste avancé dans la forêt d'Aveline. L'homme, deux fois par semaine, allait aux provisions et apportait aux bourgeois citadins des nouvelles de la campagne.

Il était parti ce jour-là pour annoncer qu'un petit détachement d'infanterie allemande s'était arrêté chez lui l'avant-veille, vers deux heures de l'après-midi, puis était reparti presque aussitôt. Le sous-officier qui commandait parlait français.

Quand il s'en allait ainsi, le vieux, il emmenait ses deux chiens, deux molosses à gueule de lion, par crainte des loups qui commençaient à devenir féroces, et il laissait ses deux femmes en leur recommandant de se barricader dans la maison dès que la nuit approcherait.

La jeune n'avait peur de rien, mais la vieille tremblait toujours et répétait :

— Ça finira mal, tout ça, vous verrez que ça finira mal.

Ce soir-là, elle était encore plus inquiète que de coutume :

— Sais-tu à quelle heure rentrera le père ? dit-elle.

— Oh! pas avant onze heures, pour sûr. Quand il dîne chez le commandant, il rentre toujours tard.

Et elle accrochait sa marmite sur le feu pour faire la soupe, quand elle cessa de remuer, écoutant un bruit vague qui lui était parvenu par le tuyau de la cheminée.

Elle murmura :

— V'là qu'on marche dans le bois, y a ben sept ou huit hommes, au moins.

La mère, effarée, arrêta son rouet, en balbutiant :

— Oh! mon Dieu! et le père qu'est pas là!

Elle n'avait point fini de parler que des coups violents firent trembler la porte.

Comme les femmes ne répondaient point, une voix forte et gutturale cria :

— Oufrez!

— Puis, après un silence, la même voix reprit :

— Oufrez ou che gasse la borte!

Alors Berthine glissa dans la poche de sa jupe le gros revolver de la cheminée, puis, étant venue coller son oreille contre l'huis, elle demanda :

— Qui êtes-vous?

La voix répondit :

— Che suis le tétachement de l'autre chour.

La jeune femme reprit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Che suis berdu tepuis ce matin, tant le pois, avec mon tétachement. Oufrez ou che gasse la borte.

La forestière n'avait pas le choix; elle fit glisser vivement le gros verrou, puis tirant le lourd battant, elle aperçut, dans l'ombre pâle des neiges, six hommes, six soldats prussiens, les mêmes qui étaient venus la veille. Elle prononça d'un ton résolu :

— Qu'est-ce que vous venez faire à cette heure-ci?

Le sous-officier répéta :

— Che suis berdu, tout à fait berdu, ché regonnu la maison. Che n'ai rien manché tepuis ce matin, mon tétachement non blus.

Berthine déclara :

— C'est que je suis toute seule, avec maman, ce soir.

Le soldat, qui paraissait un brave homme, répondit :

— Ça ne fait rien. Che ne ferai bas de mal, mais fous nous ferez à mancher. Nous tompons te faim et te fatigue.

La forestière se recula :

— Entrez, dit-elle.

Ils entrèrent, poudrés de neige, portant sur leurs casques une sorte de crème mousseuse qui les faisait ressembler à des meringues, et ils paraissaient las, exténués.

La jeune femme montra les bancs de bois des deux côtés de la grande table.

— Asseyez-vous, dit-elle, je vais vous faire de la soupe. C'est vrai que vous avez l'air rendus.

Puis elle referma les verrous de la porte.

Elle remit de l'eau dans sa marmite, y jeta de nouveau du beurre et des pommes de terre, puis décrochant un morceau de lard pendu dans la cheminée, elle en coupa la moitié qu'elle plongea dans le bouillon.

Les six hommes suivaient de l'œil tous ses mouvements avec une faim éveillée dans leurs yeux. Ils avaient posé leurs fusils et leurs casques dans un coin, et ils attendaient, sages comme des enfants sur les bancs d'une école.

La mère s'était remise à filer en jetant à tout moment des regards éperdus sur les soldats envahisseurs. On n'entendait rien autre chose que le ronflement léger du rouet et le crépitement du feu, et le murmure de l'eau qui s'échauffait.

Mais soudain un bruit étrange les fit tous tressaillir, quelque chose comme un souffle rauque poussé sous la porte, un souffle de bête, fort et ronflant.

Le sous-officier allemand avait fait un bond vers les fusils. La forestière l'arrêta d'un geste, et, souriante :

— C'est les loups, dit-elle. Ils sont comme vous, ils rôdent et ils ont faim.

L'homme incrédule voulut voir, et sitôt que le battant fut ouvert, il aperçut deux grandes bêtes grises qui s'enfuyaient d'un trot rapide et allongé.

Il revint s'asseoir en murmurant :

— Ché n'aurais pas gru.

Et il attendit que sa pâtée fût prête.

Ils la mangèrent voracement, avec des bouches fendues jusqu'aux oreilles pour en avaler davantage, des yeux ronds s'ouvrant en même temps que les mâchoires, et des bruits de gorge pareils à des glouglous de gouttières.

Les deux femmes, muettes, regardaient les rapides mouvements des grandes barbes rouges, et les pommes de terre avaient l'air de s'enfoncer dans ces toisons mouvantes.

Mais comme ils avaient soif, la forestière descendit à la cave leur tirer du cidre. Elle y resta longtemps; c'était un petit caveau voûté qui, pendant la Révolution, avait servi de prison et de cachette, disait-on. On y parvenait au moyen d'un étroit escalier tournant fermé par une trappe au fond de la cuisine.

Quand Berthine reparut, elle riait toute seule, d'un air sournois. Et elle donna aux Allemands sa cruche de boisson.

Puis elle soupa aussi, avec sa mère, à l'autre bout de la cuisine.

Les soldats avaient fini de manger, et ils s'endormaient tous les six, autour de la table. De temps en temps un front tombait sur la planche avec un bruit sourd, puis l'homme, réveillé brusquement, se redressait.

Berthine dit au sous-officier :

— Couchez-vous devant le feu, pardi, y a bien d'la place pour six. Moi je grimpe à ma chambre avec maman.

Et les deux femmes montèrent au premier étage. On les entendit fermer leur porte à clef, marcher quelque temps; puis elles ne firent plus aucun bruit.

Les Prussiens s'étendirent sur le pavé, les pieds au feu, la tête supportée par leurs manteaux roulés, et ils ronflèrent bientôt tous les six sur six tons divers, aigus et sonores, mais continus et formidables.

Ils dormaient certes depuis longtemps déjà quand un coup de feu retentit, si fort qu'on l'aurait cru tiré contre les murs de la maison. Les soldats se dressèrent aussitôt. Mais deux nouvelles détonations éclatèrent, suivies de trois autres encore.

La porte du premier s'ouvrit brusquement, et la forestière parut, nu-pieds, en jupon court, une chandelle à la main, l'air affolé. Elle balbutia :

— V'là les Français, ils sont au moins deux cents. S'ils vous trouvent ici, ils vont brûler la maison. Descendez dans la cave bien vite, et ne faites pas de bruit. Si vous faites du bruit, nous sommes perdus.

Le sous-officier, effaré, murmura :

— Che feux pien, che feux pien. Par où faut-il tescendre !

La jeune femme souleva avec précipitation la trappe étroite et carrée, et les six hommes disparurent par le petit escalier tournant, s'enfonçant dans le sol l'un après l'autre, à reculons pour bien tâter les marches du pied.

Mais quand la pointe du dernier casque eut disparu, Berthine rabattant la lourde planche de chêne, épaisse comme un mur, dure comme de l'acier, maintenue par des charnières et une serrure de cachot, donna deux longs tours de clef, puis elle se mit à rire, d'un rire muet et ravi, avec une envie folle de danser sur la tête de ses prisonniers.

Ils ne faisaient aucun bruit, enfermés là dedans comme dans une boîte solide, une boîte de pierre, ne recevant que l'air d'un soupirail garni de barres de fer.

Berthine aussitôt ralluma son feu, remit dessus sa marmite, et refit de la soupe en murmurant :

— Le père sera fatigué cette nuit.

Puis elle s'assit et attendit. Seul, le balancier sonore de l'horloge promenait dans le silence son tic-tac régulier.

De temps en temps la jeune femme jetait un regard sur le cadran, un regard impatient qui semblait dire :

— Ça ne va pas vite.

Mais bientôt il lui sembla qu'on murmurait sous ses pieds. Des paroles basses, confuses, lui parvenaient à travers la voûte maçonnée de la cave. Les Prussiens commençaient à deviner sa ruse, et bientôt le sous-officier remonta le petit escalier et vint heurter du poing la trappe. Il cria de nouveau :

— Oufrez.

Elle se leva, s'approcha et, imitant son accent :

— Qu'est-ce que fous foulez ?

— Oufrez.

— Che n'oufre bas.

L'homme se fâchait.

— Oufrez ou che gasse la borte.

Elle se mit à rire :

— Casse, mon bonhomme, casse, mon bonhomme.

Et il commença à frapper avec la crosse de son fusil contre la trappe de chêne, fermée sur sa tête. Mais elle aurait résisté à des coups de catapulte.

La forestière l'entendit redescendre. Puis les soldats vinrent, l'un après l'autre, essayer leur force, et inspecter la fermeture. Mais jugeant sans doute leurs tentatives inutiles, ils redescendirent tous dans la cave et recommencèrent à parler entre eux.

La jeune femme les écoutait, puis elle alla ouvrir la porte du dehors et tendit l'oreille dans la nuit.

Un aboiement lointain lui parvint. Elle se mit à siffler comme aurait fait un chasseur, et presque aussitôt deux énormes chiens surgirent dans l'ombre et bondirent sur elle en gambadant. Elle les saisit par le cou et les maintint pour les empêcher de courir. Puis elle cria de toute sa force :

— Ohé, père!

Une voix répondit, très éloignée encore :

— Ohé, Berthine!

Elle attendit quelques secondes puis reprit :

— Ohé, père!

La voix plus proche répéta ;

— Ohé, Berthine!

La forestière reprit :

— Passe pas devant le soupirail. Y a des Prussiens dans la cave.

Et brusquement la grande silhouette de l'homme se dessina sur la gauche, arrêtée entre deux troncs d'arbre. Il demanda, inquiet :

— Des Prussiens dans la cave! Qué qui font?

La jeune femme se mit à rire.

— C'est ceux d'hier. Ils s'étaient perdus dans la forêt, je les ai mis au frais dans la cave.

Et elle conta l'aventure, comment elle les avait effrayés avec des coups de revolver et enfermés dans le caveau.

Le vieux toujours grave demanda :

— Qué que tu veux que j'en fassions à c't'heure?

Elle répondit :

— Va quérir M. Lavigne avec sa troupe. Il les fera prisonniers. C'est lui qui sera content.

Et le père Pichon sourit :

— C'est vrai qu'i sera content.

Sa fille reprit :

— T'as d'la soupe, mange-la vite et pi repars.

Le vieux garde s'attabla, et se mit à manger la soupe après avoir posé par terre deux assiettes pleines pour ses chiens.

Les Prussiens, entendant parler, s'étaient tus.

L'Echasse repartit un quart d'heure plus tard. Et Berthine, la tête dans ses mains, attendit.

Les prisonniers recommençaient à s'agiter. Ils criaient maintenant, appelaient, battaient sans cesse de coups de crosse furieux la trappe inébranlable du caveau.

Puis ils se mirent à tirer des coups de fusil par le soupirail, espérant sans doute être entendus si quelque détachement allemand passait dans les environs.

La forestière ne remuait plus ; mais tout ce bruit l'énervait, l'irritait. Une colère méchante s'éveillait en elle ; elle eût voulu les assassiner, les gueux, pour les faire taire.

Puis son impatience grandissant, elle se mit à regarder l'horloge, à compter les minutes.

Le père était parti depuis une heure et demie. Il avait atteint la ville maintenant. Elle croyait le voir. Il racontait la chose à M. Lavigne, qui pâlissait d'émotion et sonnait sa bonne pour avoir son uniforme et ses armes. Elle entendait, lui semblait-il, le tambour courant par les rues. Les têtes effarées apparaissaient aux fenêtres. Les soldats-citoyens sortaient de leurs maisons, à peine vêtus, essoufflés, bouclant leurs ceinturons, et partaient, au pas gymnastique, vers la maison du commandant.

Puis la troupe, l'Echasse en tête, se mettait en marche, dans la nuit, dans la neige, vers la forêt.

Elle regardait l'horloge. « Ils peuvent être ici dans une heure. »

Une impatience nerveuse l'envahissait. Les minutes lui paraissaient interminables. Comme c'était long !

Enfin, le temps qu'elle avait fixé pour leur arrivée fut marqué par l'aiguille.

Et elle ouvrit de nouveau la porte, pour les écouter venir. Elle aperçut une ombre marchant avec précaution. Elle eut peur, poussa un cri. C'était son père.

Il dit :

— Ils m'envoient pour voir s'il n'y a rien de changé.

— Non, rien.

Alors, il lança à son tour, dans la nuit, un coup de sifflet strident et prolongé. Et, bientôt, on vit une chose brune qui s'avançait, sous les arbres, lentement : l'avant-garde composée de dix hommes.

L'Echasse répétait à tout instant :

— Passez pas devant le soupirail.

Et les premiers arrivés montraient aux nouveaux venus le soupirail redouté.

Enfin le gros de la troupe se montra, en tout deux cents hommes, portant chacun deux cents cartouches.

M. Lavigne, agité, frémissant, les disposa de façon à cerner de partout la maison en laissant un large espace libre devant le petit trou noir, au ras du sol, par où la cave prenait de l'air.

Puis il entra dans l'habitation et s'informa de la force et de l'attitude de l'ennemi, devenu tellement muet qu'on aurait pu le croire disparu, évanoui, envolé par le soupirail.

M. Lavigne frappa du pied la trappe et appela :

— Monsieur l'officier prussien?

L'Allemand ne répondit pas.

Le commandant reprit :

— Monsieur l'officier prussien?

Ce fut en vain. Pendant vingt minutes il somma cet officier silencieux de se rendre avec armes et bagages, en lui promettant la vie sauve et les honneurs militaires pour lui et ses soldats. Mais il n'obtint aucun signe de consentement ou d'hostilité. La situation devenait difficile.

Les soldats-citoyens battaient la semelle dans la neige, se frappaient les épaules à grands coups de bras, comme font les cochers pour s'échauffer, et ils regardaient le soupirail avec une envie grandissante et puérile de passer devant.

Un d'eux, enfin, se hasarda, un nommé Potdevin qui était très souple. Il prit son élan et passa en courant comme un cerf. La tentative réussit. Les prisonniers semblaient morts.

Une voix cria :

— Ya personne.

Et un autre soldat traversa l'espace libre devant le trou dangereux. Alors ce fut un jeu. De minute en minute, un homme, se lançant, passait d'une troupe dans l'autre comme font les enfants en jouant aux barres, et il lançait derrière lui des éclaboussures de neige tant il agitait vivement les pieds. On avait allumé, pour se chauffer, de grands feux de bois mort, et ce profil courant du garde national apparaissait illuminé dans un rapide voyage du camp de droite au camp de gauche.

Quelqu'un cria :

— A toi, Maloison.

Maloison était un gros boulanger dont le ventre donnait à rire aux camarades.

Il hésitait. On le blagua. Alors, prenant son parti il se mit en route, d'un petit pas régulier et essoufflé, qui secouait sa forte bedaine.

Tout le détachement riait aux larmes. On criait pour l'encourager :

— Bravo, bravo, Maloison!

Il arrivait environ aux deux tiers de son trajet quand une flamme longue, rapide et rouge jaillit du soupirail. Une détonation retentit, et le vaste boulanger s'abattit sur le nez avec un cri épouvantable.

Personne ne s'élança pour le secourir. Alors on le vit se traîner à quatre pattes dans la neige en gémissant et, quand il fut sorti du terrible passage, il s'évanouit.

Il avait une balle dans le gras de la cuisse, tout en haut.

Après la première surprise et la première épouvante, un nouveau rire s'éleva.

Mais le commandant Lavigne apparut sur le seuil de la maison forestière. Il venait d'arrêter son plan d'attaque. Il commanda d'une voix vibrante :

— Le zingueur Planchut et ses ouvriers!

Trois hommes s'approchèrent.

— Descellez les gouttières de la maison.

Et en un quart d'heure on eut apporté au commandant vingt mètres de gouttières.

Alors il fit pratiquer, avec mille précautions de prudence, un petit trou rond dans le bord de la trappe et, organisant un conduit d'eau de la pompe à cette ouverture, il déclara d'un air enchanté :

— Nous allons offrir à boire à messieurs les Allemands.

Un hurrah frénétique d'admiration éclata suivi de hurlements de joie et de rires éperdus. Et le commandant organisa des pelotons de travail qui se relayeraient de cinq minutes en cinq minutes. Puis il commanda :

— Pompez.

Et le volant de fer ayant été mis en branle, un petit bruit glissa le long des tuyaux et tomba bientôt dans la cave, de marche en marche, avec un murmure de cascade, un murmure de rocher à poissons rouges.

On attendit.

Une heure s'écoula, puis deux, puis trois.

Le commandant, fiévreux, se promenait dans la cuisine, collant son oreille à terre de temps en temps, cherchant à deviner ce que faisait l'ennemi, se demandant s'il allait bientôt capituler.

Il s'agitait maintenant, l'ennemi. On l'entendait remuer les barriques, parler, clapoter.

Puis, vers huit heures du matin, une voix sortit du soupirail :

— Ché foulé parlé à m'onsieur l'officier français.

Lavigne répondit de la fenêtre, sans avancer trop la tête :

— Vous rendez-vous?

— Che me rents.

— Alors, passez les fusils dehors.

Et on vit aussitôt une arme sortir du trou et

tomber dans la neige, puis deux, trois, toutes les armes. Et la même voix déclara :

— Che n'en ai blus. Tépêchez-fous. Ché suis noyé.

Le commandant commanda :

— Cessez.

Le volant de la pompe retomba immobile.

Et, ayant empli la cuisine de soldats qui attendaient, l'arme au pied, il souleva lentement la trappe de chêne.

Quatre têtes apparurent, trempées, quatre têtes blondes aux longs cheveux pâles, et on vit sortir, l'un après l'autre, les six Allemands grelottants, ruisselants, effarés.

Ils furent saisis et garrottés. Puis, comme on craignait une surprise, on répartit tout de suite, en deux convois, l'un conduisant les prisonniers et l'autre conduisant Maloison sur un matelas posé sur des perches.

Ils rentrèrent triomphalement dans Rethel.

M. Lavigne fut décoré pour avoir capturé une avant-garde prussienne, et le gros boulanger eut la médaille militaire pour blessure reçue devant l'ennemi.

GUY DE MAUPASSANT.

CHANVALLON

PAR

CHARLES MONSELET (1)

IV

(SUITE)

Bonaparte continua :

— Ajoute à ses agréments personnels et à tous ceux que donne une grande éducation, une fortune.

— Je n'y tiens pas.

— Cinquante à soixante mille francs de rente, prétend-on.

— C'est trop! s'écria le général Lafosse.

— J'équilibrerai vos deux situations, dit le premier consul.

— Ensuite?

— Que veux-tu savoir de plus? Sa réputation est intacte. Enfin, c'est un vrai cadeau que je te fais en te donnant la marquise d'Ermel.

Le général Lafosse releva la tête.

— Une marquise! dit-il; c'est une marquise?

— Oui.

— C'est une marquise que vous voulez me faire épouser... à moi?

— Sans doute.

— Vous n'y pensez pas, général; vous connaissez bien mes principes.

Bonaparte eut un mouvement d'épaules.

— Tes principes! tes principes!... je les ai oubliés. Quels sont-ils?

— Haine de la noblesse et amour de la république! répondit Lafosse.

— Ah!... tu es toujours républicain? dit lentement le premier consul.

— Toujours!... Et vous, général?

— Moi?

A cette question, adressée à bout portant, le premier consul tressaillit.

Il pencha la tête, se tut.

Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il répondit enfin :

— Moi aussi, mon cher Lafosse, moi aussi.

— A la bonne heure!

— Mais, pour le moment, tes principes doivent s'effacer devant mes projets.

— Cependant, mes répugnances...

— Tu feras taire tes répugnances. Niais! tu ne vois donc pas que j'anéantis la noblesse en l'incorporant, pour ainsi dire, dans mon armée?

— Je n'avais pas envisagé la question à ce point de vue, dit le général Lafosse. C'est égal, moi Augustin-Martial, m'embarrasser d'une poupée!... On me raillera.

— Pas plus que les autres.

— Mes habitudes ne sont pas celles des salons; mon langage se ressent de la vie de camps. Votre marquise m'acceptera difficilement.

— J'en fais mon affaire, dit le premier consul.

— J'ai tous les défauts antipathiques aux petites maîtresses.

— Tu ne parles pas de tes qualités; tu es trop modeste.

— Je fume, je bois, je jure.

— Tu te corrigeras... ou elle te corrigera.

— Pauvre femme! je la plains à l'avance, dit le général Lafosse.

— En attendant, prépare-toi à m'obéir; je te ménagerai d'ici à quelques jours une entrevue avec la marquise d'Ermel.

— Déjà!

— Et, à la première occasion, je te promets un commandement dont tu seras content, mon brave camarade.

— Vrai? s'écria Lafosse en relevant la tête et en reprenant son ton joyeux; allons, je l'aurai bien mérité!

Le premier consul lui tendit la main.

Le général Lafosse la serra chaleureusement et se retira.

En descendant l'escalier, il répétait entre ses dents :

— Que le diable m'emporte si, en venant ici, je m'attendais à m'en retourner marié!

V

Voici les papiers relatifs à Chanvallon qui furent adressés par Fouché au premier consul :

D'abord, une note rédigée par un employé de la police de sûreté;

Ensuite, un cahier écrit de la main de Chanvallon, journal intime où il résumait ses impressions et ses pensées;

Puis, un rapport sur la conjuration dont il était accusé de faire partie.

Nous allons donner ces trois documents.

NOTES CONFIDENTIELLES SUR LE SIEUR CHANVALLON

Armand Noël-François Chanvallon, deuxième souffleur du Théâtre-Français, demeurant cour Saint-Guillaume.

Personnalité modeste, inoffensive en apparence, mais douée d'une intelligence singulière.

Quoiqu'il cherche à s'effacer, il a été mêlé à des personnages et à des événements d'une certaine importance.

Il est le fils d'un intendant du comte de la Ville-Heurtaut, qui le prit en affection dès sa plus tendre enfance pour ses aptitudes précoces et diverses. Le jeune Chanvallon fut élevé avec la fille du comte; il en résulta entre les deux enfants une intimité qui ne s'est jamais démentie, même lorsque Louise de la Ville-Heurtaut est devenue marquise d'Ermel.

A cette époque, Chanvallon passa du service du comte à celui du marquis.

Dès les premiers grondements de la Révolution, le marquis d'Ermel, homme pusillanime, usé, frivole, déjà vieux, se hâta de passer à l'étranger. Sa femme resta pour veiller sur ses biens. Deux voyages que Chanvallon fit à Londres, vers ce temps-là, laissent à supposer qu'il avait été chargé par elle de mettre sa fortune en sûreté. Ces déplacements d'un individu de si mince importance passèrent inaperçus.

Quelques mois après, lorsque la marquise d'Ermel voulut aller rejoindre son mari en émigration, il était trop tard.

Un mandat d'incarcération fut lancé contre elle par les agents du terrorisme. Prévenue à temps, on ne sait par qui ni comment, elle put s'y soustraire.

Depuis, on a acquis la conviction qu'elle avait vécu cachée, par les soins de Chanvallon, dans une famille d'ouvriers de la rue Saint-Jacques, section du Val-de-Grâce.

Aujourd'hui que la marquise d'Ermel a repris son rang dans la société parisienne, avec sa fortune d'autrefois, il semble qu'elle n'ait plus que de rares relations avec Chanvallon.

Ces faits, successivement exposés, suffisent à faire apprécier le sieur Chanvallon comme un homme habile autant que dévoué, capable de suivre une idée, de concevoir un plan et de l'exécuter. Bref, il n'est pas « le premier venu », comme il voudrait le faire croire, par je ne sais quel motif.

Quant au caractère de son affection pour la marquise d'Ermel, il apparaît suffisamment dans les feuillets ci-joints; aussi nous abstiendrons-nous de tout commentaire.

Les feuillets en question formaient un ensemble assez volumineux.

A des réflexions, à des méditations amoureuses se mêlaient des récits inspirés par les événements du dehors.

Nous en détacherons quelques-uns.

Le premier fragment se rapporte à l'époque de la vie retirée de la marquise d'Ermel.

22 brumaire.

Le ciel politique s'éclaircit.

Je vois venir le temps où elle n'aura plus besoin de moi.

Ah! pourquoi la Terreur n'a-t-elle pas duré davantage?

Depuis quelques semaines, elle sort beaucoup moins avec moi.

Je ne m'abuse pas sur les raisons qu'elle me donne.

*
* *

Je n'ai jamais osé lui parler de mon amour.

Elle m'aurait fait rentrer sous terre avec un seul de ses regards.

Pourtant, il est impossible qu'elle l'ignore.

Mais elle ne m'aime pas, voilà tout. Elle n'a que de la reconnaissance pour moi.

De la reconnaissance!

*
* *

Se remariera-t-elle?

Je l'ai interrogée un jour à ce sujet. Son front s'est rembruni; elle a fait un signe de tête négatif, — en évitant de me regarder.

Il se peut cependant qu'elle change d'idée; il se peut que quelqu'un réussisse à lui plaire.

Qu'est-ce que je deviendrai alors?

Et quel parti prendrai-je?

Chaque fois que cette pensée s'empare de moi (et plus je vais, plus j'en suis obsédé), mes poings se crispent, mes yeux s'allument d'un feu sombre...

Je sens alors que je ne suis pas bon.

*
* *

Il devient de plus en plus indispensable que j'exerce une profession.

Mais laquelle?

Il faudrait quelque chose d'exceptionnel, et cependant de facile.

Je réfléchirai.

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le n° 31.